

13



LE CAUCASE ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

№ 2

1901 - 1902

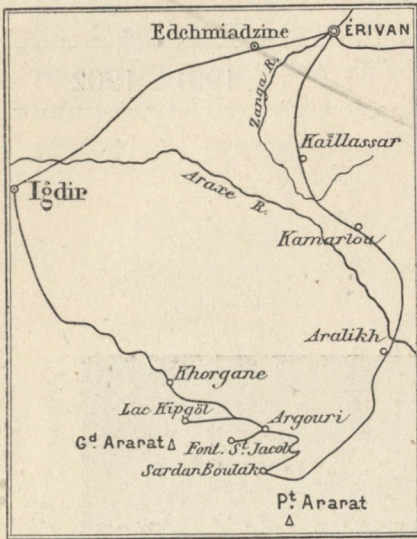
Le Caucase glacé



L'Ararat

L'ARARAT

Le massif de l'Ararat, centre historique du plateau d'Arménie, s'élève sur le prolongement oriental de la chaîne volcanique entre l'Araxe et l'Euphrate; mais, de sa masse conique, blanche de neige et rayée de scories, il domine de si haut les autres montagnes qu'elles semblent lui faire cortège comme à un maître, et que les collines et les plateaux accidentés s'étendent en plaines à sa base.



D'Érivan à l'Ararat

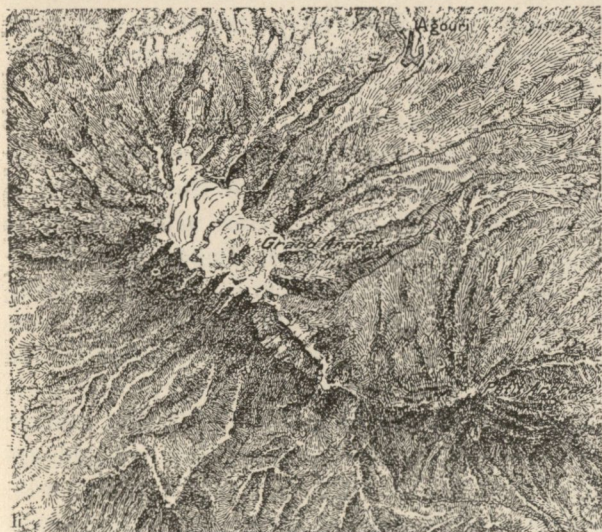
Le nom même d'Ararat, probablement d'origine araméenne, est synonyme de „hauteur par excellence“, et la dénomination arménienne de Masis, qui est la vraie, puisque le mont s'élève sur le sol d'Arménie, présentait également le sens de „Grand“ ou de „Sublime“. Les Turcs donnent à l'Ararat le nom d'Agri-dagh ou „mont escarpé“, Arghi-dagh „mont de l'Arche“, tandis que les Persans l'appellent Koh-i-Nouh ou la „Montagne de Noé“. Il était naturel que cette montagne superbe, isolée dans sa gloire, plus fière que les Olympes des Hellènes, fût considérée par les habitants de la vallée d'Euphrate comme un sommet divin, et qu'on en fit dans les mythes orientaux la cime sacrée d'où les hommes et les animaux descendirent pour peupler le monde. Les Arméniens montrent encore de loin l'endroit où s'arrêta l'Arche de Noé, „après avoir flotté à quarante coudées au-dessus du sommet des plus hautes montagnes. Des génies armés d'une épée flamboyante veillent sur le navire sacré, vert comme le gazon des pentes“.

Vu de Nakitchévan, le Masis apparaît comme une seule masse conique se dressant au Nord-Ouest; mais de Bayazid au Sud, et d'Erivan au Nord, on voit que le massif se compose de deux montagnes distinctes alignées suivant la direction du Caucase.

Le Grand-Ararat (5.160 m.) élève sa double pointe au Nord-Ouest; le Petit-Ararat (3.960 m.) arrondit sa cime au Sud-Est, séparé du géant voisin par une dépression profonde. L'ensemble des deux cimes avec leurs contreforts occupe, entre les deux plaines de Bayazid et d'Erivan, une superficie d'environ 960 kilomètres carrés. Les pentes en sont presque partout assez douces comme celles de l'Etna, mais, ça et là, des coulées de lave et plus haut les neiges, presque toujours ramollies en été par la chaleur, rendent l'ascension très pénible aux voyageurs. Les Arméniens racontent même les prodiges qui avaient souvent arrêté des pâtres impies essayant de gravir la montagne, „la mère du monde“, et les tentatives infructueuses de Tournefort et de Morier leur donnaient gain de cause. Lorsque le docteur Parrot, professeur de physique à Dorpat, eut définitivement escaladé le sommet du Masis, le 27 septembre 1829, ils nièrent unanimement que l'exploit eût été accompli, et réussirent pendant longtemps à jeter un certain doute sur les affirmations de ce savant que, depuis, d'autres gravisseurs ont imité avec succès. En Août 1850, Khodzko, accompagné de soixante soldats, passa cinq jours entiers sur la cime pour y poursuivre ses travaux de triangulation du Caucase. De là il visait au Sud-Est le Savelan, à 340 kilomètres de distance; au Nord-Ouest l'Elbrouz, à 440 kilomètres, et correspondait au moyen de signaux héliotropiques avec d'autres astronomes établis sur l'Akh-dagh, au milieu du plateau de Gok-tchai.

A la hauteur de 3.475 mètres, les pentes de la montagne sont encore entièrement revêtues de végétation, mais à 3.750 m. les graminées s'arrêtent; de 3.960 m. et jusqu'à la limite des neiges persistantes, supérieures à 4.300 m., on ne rencontre plus que les variétés de la flore des hautes Alpes d'Europe. Les espèces du Haut-Ararat sont toutes identiques ou congénères à celles des sommets alpins; mais elles sont moins nombreuses. Ainsi pour 49 variétés que l'on trouve sur le Faulkhorn, on n'en cite que 31 dans la zone correspondante de l'Ararat, ce qui doit être attribué sans doute à la plus grande sécheresse de l'air sur la montagne de l'Arménie. Quant à la faune de cette montagne d'où les mythes orientaux ont fait descendre tous les animaux, elle est relativement très pauvre; le loup, la hyène, peut-être la panthère parcourent les fourrés de la base, dans le voisinage de l'Araxe, mais sur les pentes mêmes du Masis on ne rencontre que le bouquetin, une fouine et une espèce de lièvre; on n'y voit pas même de chauves-souris. Quoique sous une latitude

de trois degrés seulement plus méridionale que celle des Pyrénées, l'Ararat est beaucoup plus tôt débarrassé des neiges dans la partie inférieure de ses pentes, et c'est à 4.220 m. d'après Wagner, à 4.370 m. d'après Parrot, soit à 1 kilomètre $\frac{1}{2}$ au-dessus de la ligne correspondante des Pyrénées, que se trouve la limite inférieure des neiges persistantes. C'est à son isolement qui l'expose à toute la force des rayons solaires réfléchis par le plateau inférieur et l'action évaporante des vents, que le haut volcan de l'Arménie doit de montrer ainsi ses escarpements de lave noire jusqu'à moins de mille mètres du sommet; toutefois, la neige descend beaucoup plus bas dans les ravins d'érosion qui



Mont Ararat—D'après la carte d'Elisée Reclus

échancrent les flancs de la montagne; d'en bas, on dirait une sorte de collerette à pointes régulières. Dans mainte gorge, ces névés prennent une texture cristalline et se changent en véritables glaciers, les seuls de l'Arménie qui descendent jusqu'au-dessous de 3.00 m. d'altitude; le principal, au N.-O. de la montagne, est celui de Saint-Jacques. A une époque géologique antérieure, les glaciers de l'Ararat s'étendaient beaucoup plus bas: on le reconnaît aux stries glaciaires et aux surfaces polies des roches trachitiques. En certains endroits, les parois moutonnées ont été si bien rabotées par le passage continu des glaces, qu'elles en ont pris le brillant du métal et répercutent en rayons éblouissants la lumière du soleil.

C'est un fait très curieux que le Masis, malgré la grande quantité des neiges qui pèsent sur sa pyramide terminale, et qui en comblent les cratères, soit presque complètement sans eau. Le naturaliste Wagner n'a pu trouver que deux fontaines à la base de la

puissante montagne, et les ruisseaux qui s'en écoulent ne sont que de petits filets d'eau grésillant parmi les pierres. Tandis que les montagnes voisines, également d'origine éruptive, versent les eaux à torrents et en remplissent des lacs vastes et profonds, les pentes de l'Ararat restent arides et brûlées. Pendant la saison des sécheresses, elles sont même inhabitables à cause du manque d'ombrage et d'humidité; les pâtres n'y mènent point leurs troupeaux; on n'y voit que rarement un animal sauvage; les oiseaux mêmes évitent cette montagne aux roches noires, à la végétation flétrie. La solitude y est absolue, comme au milieu des déserts de sable. Il faut donc que les eaux de neige ou de pluie disparaissent dans les fissures du sol, sous les cendres et les laves, soit pour s'amasser en lacs dans l'intérieur de la terre, soit plutôt pour s'épancher en un réseau de fleuves cachés. Ces eaux souterraines, que des foyers de lave et la haute température naturelle du sol profond transforment en vapeurs, expliquent peut-être l'éruption terrible qui se produisit en 1840. Alors, un ancien cratère situé au-dessous du couvent de St.-Jacques se rouvrit soudain; une vapeur épaisse s'éleva vers le ciel, bien au-dessus de sommet de l'Ararat, et répandit dans l'air une odeur de soufre. La montagne se mit à mugir sourdement et à lancer de la fissure d'énormes quantités de pierres et de rochers dont quelques-uns pesant jusqu'à cinq tonnes; le sol se crevassa pour laisser échapper des jets de vapeur, et, du lit de l'Araxe, on vit des sources d'eau thermale jaillir à gros bouillons. Le couvent de St.-Jacques disparut sous les débris, ainsi que le riche et populeux village d'Argouri, que les Arméniens disaient être le plus ancien de la terre. En effet, le nom d'Argouri signifie „plant de vigne“ et, d'après la légende, c'est là que Noé planta le premier sarment en descendant de l'Arche. Les deux mille victimes d'Argouri ne furent pas les seules: à Erivan, Nakitchévan, Bayazid d'autres milliers d'hommes furent écrasés par l'effet du tremblement de terre. Quatre jours après l'éruption, un nouveau désastre vint détruire presque toutes les cultures d'Argouri; les eaux et les boues accumulées dans le cratère, et provenant en partie de neiges fondues, se déversèrent sur les pentes en longues coulées de vase qui changèrent la plaine en un vaste marais. L'éruption d'Argouri est la première dont il soit question dans l'histoire de la montagne, mais l'Ararat a été plusieurs fois le centre de terribles secousses.

LES AFFAIRES DE BAKOU

ET LES INTÉRÊTS FRANÇAIS AU CAUCASE *

Exposons d'abord comment se *fonde* une affaire de naphte—(les choses se sont passées en général, au début, d'une façon analogue pour les grandes et les petites affaires). Un terrain naphtifère appartient ou a été concédé à un habitant de Bakou, de Tiflis, ne disposant que de moyens restreints ou nuls; ce propriétaire ou concessionnaire cherche autour de lui et il arrive à rassembler, en faisant appel à ses parents et amis, un petit capital suffisant pour faire un puits. Il le fore avec succès, et s'il n'obtient pas la fontaine jaillissante rêvée par tous les hommes de naphte et qui lui apporte d'emblée le moyen de procéder en grand, il a du moins obtenu de son puits une production rémunératrice. Avec ce revenu, il fore un second puits qui, s'il travaille sur un bon terrain, lui donne encore une production avantageuse. Avec le revenu de ces deux premiers puits il en fait quatre, car entre-temps il a eu un certain crédit pour les matériaux et le forage (le foreur étant parfois son associé). Il travaille plus largement; bref, au bout d'un petit nombre d'années, si la „fontaine“ n'a pas abrégé ce délai, notre homme est à la tête d'une affaire assez importante. Aurt-il de l'argent de côté?—Non. Il aura vécu de et sur son exploitation; il aura même pu vivre convenablement lui et sa famille, mais tout son argent, capital premier et bénéfices successifs sont dans le sol, sous forme de trous de forage et de tubes rivés, avec, à la surface, un matériel de chaudières, réservoirs, machines et pompes. L'exploitation de ce Bakounien aura de la valeur, mais il n'a pas de capital „liquide“ sauf le naphte qu'il recueille et vend chaque mois et qu'il fait rentrer dans le sol sous forme de nouveaux puits. Survienne une crise, une épidémie, ou simplement quelques forages malheureux ou qu'il faut pousser à une profondeur imprévue, ou quelque accident de puits, il sera parfois très embarrassé puisqu'il n'a pas d'avance. S'il se décourage, c'est alors que souvent un plus malin vient lui racheter pour un prix modique une affaire toute faite grâce à plusieurs années de travail. Si, au contraire, il a su tenir tête aux difficultés, il repart du bon pied dès que les mauvais jours sont passés; il étend ses exploitations, acquiert de nouveaux terrains, construit une raffinerie, un pipe-line etc. Il n'y a pas d'affaire d'une certaine importance à Bakou qui, pendant cette marche prospère et constamment croissante, n'ait, sur l'un de ses terrains, eu la chance de la fontaine jaillissante ou de quelques puits à production inespérée.

Toutes les exploitations faites par des gens du pays ont suivi une progression analogue quand elles étaient conduites par des gens intelligents. Les Taguieff, les Mantacheff, les Zoubaloff, les Riesky et autres ont fondé à Bakou de semblables affaires mais ils ont connu aussi quelquefois les moments difficiles.

La création d'une entreprise naphtifère dans les conditions que nous venons d'indiquer convient-elle à des étrangers? D'une manière générale, nous pouvons répondre: „Non“. Un particulier peut la créer s'il a le courage ou le loisir d'aller habiter Bakou et d'y faire le même métier que les premiers Bakouniens, ou s'il y possède des relations et gens sûrs pour y défendre ses intérêts. Mais une Société qui se fonde avec un capital appartenant à des actionnaires qui réclament leur revenu immédiat, qui se plaignent s'ils ne l'ont pas la première ou la seconde année, doit être constituée et conduite dans les conditions voulues pour les satisfaire **. A défaut de Français, des étrangers l'ont compris, et Bakou est un des rares pays où cela puisse se réaliser.

En 1896, l'European Petroleum C^o. Ld. fut constituée à Londres pour exploiter des terrains naphtifères en Russie, en Roumanie, en Galicie etc. Elle acheta les exploitations de M. Arakiel Tsatouroff un des premiers hommes de naphte du pays, ancien associé de M. Mantacheff, et qui avait su, par son intelligence et son travail, créer une des bonnes affaires de Bakou. M. Tsatouroff avait vainement demandé en France à divers groupes financiers de s'intéresser avec lui aux affaires de naphte. Econduit à Paris, il fut plus heureux à Londres, et c'est là l'origine des grandes Sociétés anglaises récemment introduites à Bakou, car l'exemple fut rapidement suivi. Elles seraient certai-

* Voir le N^o 1 du „Caucase Illustré“.

** Ces Sociétés se sont principalement fondées depuis 1896. Avant cette époque, il faut remonter assez loin pour retrouver l'origine des grandes affaires créées par des étrangers; c'était la Société Nobel et la Société Caspienne et mer Noire (Bnito) appartenant aujourd'hui presque exclusivement à la maison Rothschild.

nement françaises si le point de départ avait été français. M. Tsatouroff exploitait dans les meilleures régions de Sabountchy divers terrains appartenant à des propriétaires de Tiflis. L'affaire était en pleine marche, mais elle était loin d'être mise en valeur complète.

La Société anglaise a payé un prix qui, tout en laissant à M. Tsatouroff un juste bénéfice, permettait encore de compter sur de gros profits. Du reste, cette Société a agrandi constamment son exploitation, a pris de nouvelles concessions, a acheté l'affaire de Bours, et le lot Katcheff. M. A. Klein, le fondé de pouvoirs de l'European C^o. Ld. à Bakou, avait eu auprès de ses correspondants anglais la chance d'être écouté quand il leur proposa d'étendre le plus rapidement possible leurs exploitations. Il connaissait d'ailleurs le Caucase, et il savait qu'il est prudent, pour maintenir et développer la production, de s'adjoindre de nouveaux terrains. On prévoit ainsi le moment où sur les exploitations il n'y a plus de place pour de nouveaux puits. On peut de même parer aux accidents que certaines natures de terrains occasionnent à Bakou et ailleurs et qui peuvent momentanément arrêter la production. Il est généralement préférable pour une Société d'avoir plusieurs exploitations de moyenne importance (1 à 2 déciatines chacune) sur diverses parties du bassin naphtifère plutôt que d'en avoir une seule de superficie correspondante, car à certains moments elle peut être affectée par un mouvement de terrain résultant d'un puisage trop intensif sur les exploitations voisines, ou de jaillissement de fontaine, ou d'autre cause plus ou moins déterminée. Une région peut avoir une mauvaise passe, généralement momentanée, mais si une Société n'a que cette exploitation, les intérêts ne sont pas longs à s'en émouvoir.

Après l'European Petroleum C^o. Ld., vient la Russian Petroleum and liquid fuel C^o. Ld., qui est le type des affaires heureuses de Bakou, et qui a acquis l'exploitation si connue de M. Taguieff, un tartare qui, il y a trente ans, était aide-maçon et doué d'assez d'intelligence et de bon sens pour avoir entrevu l'avenir des terrains naphtifères. Mais même après que la fortune lui eût souri en le mettant à la tête d'une exploitation où presque chaque puits était une fontaine, il eut à surmonter de grandes difficultés. Plusieurs fois son exploitation de Bibi-Eibat put être achetée dans des conditions exceptionnelles. Elle fut offerte en France à des groupes financiers qui, quoique très sérieux, ne s'en occupèrent pas. Finalement M. Taguieff arriva à traverser la période critique. Une nouvelle fontaine jaillit au moment où il allait peut-être laisser aller l'affaire, à des conditions dérisoires, à des financiers étrangers qui le traînaient d'une façon interminable. Les conditions changèrent donc; toutefois M. Taguieff n'avait pas abandonné l'idée de se retirer, mais c'était alors... après fortune faite. Il songea un moment à diviser son affaire en parts qu'il aurait cédées dans le pays, mais, par suite de méfiances mutuelles, la combinaison échoua. C'est alors que des étrangers, établis à Bakou et à Batoum depuis de longues années, M. Schumacher et Wagstaff, comprenant tout le parti que l'on pouvait tirer d'une semblable entreprise, s'en occupèrent. M. Schumacher donna 50.000 roubles d'acompte à M. Taguieff pour obtenir une option en règle et fixer le prix déjà monté à 5.000.000 de roubles et qui, le cours du naphte aidant, ne pouvait que s'accroître chaque jour.

Nous ne ferons pas l'historique financier de cette affaire à Londres. Disons seulement qu'elle fut convenablement étudiée par les ingénieurs anglais qui restèrent sur place le temps suffisant pour se rendre compte de l'affaire elle-même, du pays, de ses ressources et de son avenir, contrairement à ce que font généralement les ingénieurs français, même ceux réputés les plus sérieux, qui repartent après une étude soi-disant approfondie.. de 48 heures, et croyant avoir tout connu, tout vu, tout su et tout apprécié.

Le prix net d'achat de l'affaire Taguieff fut de 5.000.000 roubles; par suite du passage à travers les syndicats anglais, ce prix fut porté à 9.000.000 roubles, et malgré cette majoration et l'addition du fonds de roulement, l'affaire donna ensuite 40% à ses actions ordinaires, qui constituaient la moitié de son capital nominal de L.1.200.000.

Faisant la part de la chance, nos voisins avaient su néanmoins réaliser une des meilleures opérations de Bakou en choisissant le moment opportun et en la payant le prix voulu. A l'époque où l'affaire Taguieff était négociée à l'étranger et offerte en France (Décembre 1896, Juin 1897), le seul renseignement que l'on put obtenir à Paris fut le suivant: „Il n'y a rien à faire avec les affaires Taguieff et Schibaieff; du reste Bakou est un pays où l'on meurt comme des mouches et où il ne faut pas aller“.—Or, la salubrité de Bakou n'est pas à discuter; et les résultats financiers dont nous venons de parler ont démenti ces singulières informations.

Albert Blazy

TYPES DU CAUCASE



Arménienne de Zanguézour

LE TCHOROK

En l'absence de voies de communications intérieures, c'est le Tchorok qui, depuis des siècles, est l'artère principale du district de Batoum. C'est par cette rivière que les indigènes peuvent trafiquer, et ce sont les dangers que cette navigation présente qui leur ont fait acquérir cette intrépidité que la nature, les conditions topographiques de la contrée et la lutte pour l'existence ont maintenue jusqu'à nos jours.

En entrant dans le district de Batoum, le Tchorok abandonne la direction Nord-Est pour faire un coude presque à angle droit. Depuis Artvine jusqu'à son confluent avec l'Adjaris, une crevasse rocheuse lui sert de lit, puis les monts s'écartent peu à peu et encadrent la délicieuse vallée de Kakhabéri au milieu de laquelle coulent les eaux sales du Tchorok dont les rives, jusqu'à la sortie des montagnes, ont un aspect sauvage et peu pittoresque. Des rochers escarpés, sans végétation, une population clairsemée dans des défilés solitaires produisent la plus triste impression sur le voyageur qui va d'Artvine à Batoum. Cette route n'est en somme qu'un sentier, et serpente comme un imperceptible ruban sur le bord de la rivière à une hauteur effrayante. Durant tout le trajet, ce n'est qu'en face du village de Bordchka que le défilé s'élargit sensiblement et que le paysage s'anime un peu. La largeur moyenne du Tchorok varie de dix à douze saïènes. D'Artvine à l'embouchure du Tchorok, il y a 80 verstes, et, pour franchir cette distance, un *caïouk* ne met



Mariniers du Tchorok

que cinq à six heures pendant les grandes eaux; en temps ordinaire, il faut de dix à quinze heures. La rapidité du courant, les brisants, les blocs de rochers à fleur d'eau, rendent le parcours difficile et exigent un mode de navigation assez original. Le *caïouk* est une barque de deux archines de profondeur, de six à sept saïènes de long sur deux archines et demie de large, et ne calant qu'une demi-archine; le fond est plat; la carcasse, solidement reliée par des poutres transversales, est revêtue, à l'extérieur, de planches de châtaignier enduites d'une épaisse couche de goudron. Pendant les basses eaux, deux ou trois rameurs aident à la marche; deux longues rames attachées par des liens de bois servent de gouvernail et sont tenues à l'arrière par le *reis* (patron) de l'embarcation. Il faut toute l'habileté et toute l'expérience du *reis* pour diriger la barque. Quand, pour la première fois, on prend place dans un de ces esquifs, on est saisi de frayeur en se sentant emporté avec une vitesse vertigineuse. Devant vous, se dressent des rochers qui cachent presque le ciel et semblent barrer le passage; tout autour, l'eau bondit, écume et frappe en mugissant les brisants. La barque file comme une flèche au milieu des écueils et se dirige vers un de ces rochers contre lequel vous croyez qu'elle doit infailliblement se briser. Vous vous tournez anxieusement vers le pilote comme pour lui demander où il va! Au même instant, le *caïouk*, manœuvré d'une main hardie et puis-

sante, a viré presque sur place à angle droit; on a laissé bien loin derrière soi les écueils qu'on vient de frôler et on est déjà entré dans une partie plus calme de la rivière, qui s'élargit dès qu'on a franchi les rapides. Le confluent de l'Adjaris est l'endroit le plus dangereux; mais, malgré les périls apparents de la navigation dans ces parages, il n'arrive presque jamais d'accidents.

Pour remonter le Tchorok jusqu'à Artvine, trois hommes tirent leur embarcation à l'aide d'une longue corde et en suivant un sentier qui longe la rivière. Le *reis*, à l'arrière, la dirige avec un long pieu. Il y a à peu près trois cents *caïouks* qui naviguent sur le Tchorok.

J. M.

Types du Caucase



Arménienne d'Akhalkalaki

LERMONTOFF

Lermontoff est surtout le poète du Caucase; il y a été exilé, il y a écrit, il y a combattu, il y a été tué. Voici la notice que la plume pittoresque de la comtesse E. Rostopchine a tracé, en 1858, de l'homme et de l'écrivain :

Lermontoff naquit en 1814 ou 1815, d'une famille riche et honorable. Ayant perdu père et mère en bas âge, il fut élevé par sa grand-mère maternelle, madame Arséniéff, femme d'esprit et de mérite, qui lui avait voué un amour aveugle, un véritable amour d'aïeule. Rien ne fut épargné pour son éducation. A quatorze ou quinze ans il faisait déjà des vers, mais qui étaient loin d'annoncer son brillant et robuste talent. Mûri de bonne heure, comme toute la génération de ses contemporains, il avait rêvé la vie avant de la connaître, et la théorie lui en gâta la pratique. Il n'eut ni les grâces ni les bonheurs de l'adolescence; une chose influa dès lors sur son caractère et continua d'exercer une triste et énorme influence sur tout son avenir. Il était très laid, et cette laideur qui plus tard céda au pouvoir de la physionomie, et disparut presque quand le génie eut transformé ses traits vulgaires, cette laideur était frappante dans sa grande jeunesse.

Elle décida de la tournure d'esprit, des goûts, des allures du jeune homme à la tête ardente et aux ambitions démesurées. Ne pouvant plaire, il voulut séduire ou effrayer, et se drapa dans le byronisme alors à la mode. Don Juan fut son héros, plus que cela, son modèle; il visa au mystérieux, au sombre, à l'ironie. Ce jeu d'enfant laissa des traces ineffaçables dans cette imagination mobile et impressionnable; à force de se poser en Lara et en Manfred, il s'habitua à le devenir. Je l'ai vu deux fois à cette époque à des bals d'enfants où je sautais, moi, en vraie petite fille que j'étais, tandis que lui, de mon âge et même un peu plus jeune que moi, s'occupait de tourner la tête à une cousine à moi, très coquette, et avec laquelle il était, comme on dit, à deux de jeu. Je me rappelle encore l'étrange effet que produisit sur moi ce pauvre enfant grimé en vieux et devançant l'âge des passions par leur laborieuse imitation. J'étais la confidente de cette cousine. Elle me montrait les vers que Lermontoff écrivait sur son album. Je les trouvais mauvais, mais surtout parce qu'ils

n'étaient pas vrais. J'étais alors toute en enthousiasme pour Schiller, Joukowski, Byron, Pouschkine. J'essayais même de la poésie. J'avais fait une ode à Charlotte Corday que j'eus le bon esprit de brûler plus tard. Enfin, je ne demandai même pas à faire la connaissance de Lermontoff, tant il me paraissait peu sympathique.

Il était alors dans la pension des nobles attachée comme école préparatoire à l'université de Moscou. Plus tard, il entra à l'école militaire des porte-enseigne de la garde. Là sa vie et ses goûts prirent un autre aspect. Caustique, railleur, adroit, les niches, les farces, les plaisanteries de toute espèce furent son occupation la plus assidue. Avec cela, pétri de l'esprit le plus brillant en conversation, riche, indépendant, il devint l'âme de cette réunion de jeunes gens de bonne famille. Il fut le boute-en-train des plaisirs, des causeries, des parties folles, de tout ce qui fait enfin la vie à cet âge.

Au sortir de l'école, il passa au régiment des chasseurs de la garde, un des plus brillants et des mieux composés; et là encore la vivacité, l'esprit, l'ardeur du plaisir mirent Lermontoff à la tête de ses camarades. Il leur improvisait des poèmes entiers sur les sujets les plus ordinaires de leur existence de camp ou de caserne. Ces pièces, que je n'ai pas lues et qui ne sont pas faites pour les femmes, brillent, dit-on, de toute la verve et de toute la fougue étincelante de l'auteur. Donnant des sobriquets à tout le monde, il était juste qu'il attrapât le sien: un type vulgaire avec lequel il avait beaucoup de ressemblance nous était venu de Paris, d'où tout nous vient, c'était le bossu Mayeux. On appela Lermontoff Mayeux à cause de sa petite taille et de sa grosse tête qui lui donnaient certain air de famille avec le célèbre gobin. La joyeuse vie de garçon, qu'il menait à grandes guides, ne l'empêchait pas d'aller dans quelques sociétés, où il s'amusait à tourner les têtes, pour les laisser se morfondre ensuite dans l'abandon, à troubler des mariages en herbe en se jetant au travers avec une passion

feinte pendant quelques jours. Enfin il semblait chercher à se prouver à lui-même que les femmes pouvaient l'aimer malgré sa petite taille et sa laideur. J'ai eu l'occasion de recevoir les confidences de plusieurs de ses victimes, et je ne pouvais m'empêcher de rire, même en face, des larmes de mes amies, de la tournure originale et des dénouements comiques qu'il donnait à ses expériences donjouanesques et scélérates. Une fois, je me rappelle, il s'amusa à supplanter un riche promis, et quand celui-ci fut parti, quand on crut Lermontoff prêt à prendre sa place, les parents de la promise reçurent tout à coup une lettre anonyme qui les adjurait de mettre Lermontoff à la porte, et qui racontait de lui un millier d'horreurs.

Cette lettre, c'était lui-même qui l'avait écrite, et il ne remit plus les pieds dans la maison où il l'avait expédiée.

La mort de Pouschkine arriva sur ces entrefaites. Lermontoff, indigné comme toute la jeunesse russe contre cette partie mauvaise de la société qui avait excité l'un contre l'autre les deux adversaires, Lermontoff, dis-je, fit une pièce de vers médiocre, mais brûlante, où il s'adressait à l'Empereur lui-même en lui demandant vengeance. Dans la surexcitation générale des esprits, cet acte, si naturel dans un jeune homme, reçut une autre interprétation. Le nouveau poète qui prenait fait et cause pour le poète défunt fut mis aux arrêts, passa au corps de garde, et finalement fut envoyé dans un régiment du Caucase. Cette catastrophe, si déplorée par les amis de Lermontoff, tourna grandement à son avantage. Arraché aux futilités de la vie de Pétersbourg, mis en présence d'un devoir sévère, d'un danger permanent, transporté sur le théâtre d'une guerre incessante, dans un pays nouveau, beau jusqu'à la magnificence, forcé enfin de se replier sur lui-même, le poète grandit tout à coup et se développa avec énergie. Jusqu'alors ses essais, quoique nombreux, n'avaient été que des tâtonnements; dès ce moment, il travailla, et par inspiration et par amour-propre, afin de pouvoir montrer quelque chose de lui au monde qui ne le connaissait que par son exil, et qui n'avait encore rien lu de lui. C'est ici qu'il faut placer le parallèle entre Pousch-

kine et Lermontoff pris spécialement dans ce sens de poète et d'auteur.

Pouschkine est tout élan, tout premier jet; la pensée sort ou plutôt jaillit de son âme et de son cerveau armée de pied en cap. Alors il la remanie, il la corrige, il la polit, mais elle reste toujours bien entière et bien définie.

Lermontoff cherche, compose, arrange; la raison, le goût, l'art, lui indiquent le moyen d'arrondir sa phrase, de perfectionner son vers; mais sa première pensée est toujours informe, incomplète et tourmentée; même aujourd'hui, dans l'édition, complète de ses œuvres, on retrouve le même vers, la même idée, le même quatrain intercalé dans deux pièces tout à fait différentes.

Pouschkine se rendait compte tout de suite de la marche et de l'ensemble de la plus petite de ses pièces détachées.

Lermontoff jetait sur le papier un vers ou deux qui lui venaient à l'esprit sans savoir ce qu'il en ferait, et les plaçait ensuite dans telle ou telle pièce à laquelle ils lui paraissaient convenir. Son principal charme consistait surtout dans les descriptions de paysage; bon paysagiste lui-même le peintre complétait le poète, mais pendant longtemps l'abondance des matières qui fermentaient dans sa pensée l'empêcha de les coordonner, et ce n'est guère que de ses loisirs forcés du Caucase que datent son entière possession de lui-même, la connaissance de ses forces et l'exploitation stratégique, pour ainsi dire, de ses diverses capacités.

A mesure qu'il avait achevé, revu, corrigé un cahier de vers, il l'envoyait à ses amis de Pétersbourg. Cet envoi est cause que nous avons à déplorer la perte de quelques-uns de ses meilleurs ouvrages. Le courrier de Tiflis, souvent attaqué par les Tchetchènes ou les Kabardiens, exposé à tomber dans les torrents ou les abîmes qu'il traverse sur des planches, ou bien à franchir des gués où parfois, pour se sauver lui-même, il abandonne les paquets qu'il porte, égara deux ou trois des cahiers de Lermontoff. Cela arriva particulièrement au dernier que le poète envoyait pour être remis à son éditeur, et qui se perdit de cette façon, de sorte que nous n'avons que les ébauches des pièces achevées qu'il contenait.

Au Caucase, la gaité de la jeunesse fit place, chez Lermontoff, à des accès de mélancolie noire qui, creusant plus profondément sa pensée, marquèrent d'un cachet plus intime toutes ses poésies.

En 1833, il lui fut permis de revenir à St.-Pétersbourg, et comme son talent, joint à son exil, lui avait déjà élevé un piedestal, le monde s'empessa de lui faire accueil. Quelques succès près des femmes, quelques *flirtations* de salon lui attirèrent des inimitiés d'hommes; une discussion sur la mort de Pouschkine le mit en présence de M. de Barante, fils de l'ambassadeur de France; un duel fut arrêté pour la seconde fois en bien peu de temps entre un Russe et un Français; des femmes bavardèrent, le duel transpira avant la réalisation, et, pour couper court à ces inimitiés internationales, Lermontoff, fut renvoyé au Caucase.

De ce second séjour dans ce pays de guerres et de splendides beautés, datent les meilleures et les plus mûres productions de notre poète. Par un bond prodigieux il se dépasse lui-même tout à coup, et sa magnifique versification, ses grandes et profondes pensées de 1840, ne semblent plus appartenir au jeune homme qui s'essayait encore l'année précédente. On voit en lui plus de vérité, plus de bonne foi avec lui-même. Il se connaît plus et se comprend mieux; les petites vanités s'évanouissent, et, s'il regrette le monde, c'est pour les affections qu'il y a laissées.

Au commencement de l'année 1841, sa grand'mère, madame Arsénieff, obtint qu'il lui fut permis de venir à Pétersbourg pour la voir et recevoir la bénédiction que l'âge et la faiblesse la pressaient de déposer sur la tête de son enfant chéri. Lermontoff arriva à Pétersbourg le 7 ou le 8 de février, et, par une amère raillerie du sort, madame Arsénieff, qui habitait un gouvernement éloigné, ne put le joindre, à cause du fâcheux état des routes défoncées par le dégel.

C'est à cette époque que je fis la connaissance personnelle de Lermontoff et que deux jours suffirent à nous lier d'amitié. Nous appartenions à la même coterie, nous nous rencontrions donc sans cesse et du matin au soir; ce qui acheva de nous mettre en confiance, c'est que je lui révélais tout ce que

je savais des méfaits de sa jeunesse, de sorte qu'après en avoir ri ensemble, nous fûmes tout à coup comme si nous nous étions connus depuis ce temps-là; les trois mois que Lermontoff passa à cette époque à Pétersbourg furent, je crois, les trois mois les plus heureux et les plus brillants de sa vie. Fêté dans le monde, aimé, choyé dans le cercle de ses intimes, il faisait quelques beaux vers le matin et venait nous les lire le soir. Son humeur joviale se réveillait dans cette sphère amie; tous les jours il inventait une niche ou une plaisanterie quelconque, et nous passions des heures entières dans de fous rires, grâce à sa verve intarissable.

Un jour, il annonce qu'il va nous lire un roman nouveau dont ils nous donne le titre; il s'appelle *Stoss*. Il calcule qu'il lui faut pour cela une séance de quatre heures au moins. Il exige que l'on se réunisse de très bonne heure dans l'avant-soirée, et surtout que l'on ferme la porte aux étrangers. On s'empresse d'obtempérer à ses désirs; les élus sont au nombre d'une trentaine; Lermontoff entre avec un énorme manuscrit sous le bras; la lampe est apportée, les portes sont closes, la lecture commence; un quart d'heure après, elle était finie. Le mystificateur incorrigible venait de nous allécher par le premier chapitre d'une histoire effrayante qu'il avait commencée la veille, et qui remplissait une vingtaine de pages. Le reste du cahier était dû papier blanc. Le roman en resta là; jamais il ne fut achevé.

Cependant son congé expirait, et sa grand'mère n'arrivait pas. Des délais furent sollicités, refusés d'abord, puis emportés d'assaut par de hautes et bienfaisantes influences.

Lermontoff ne se consolait point de partir: il avait toutes sortes de mauvais pressentiments.

Enfin, vers la fin d'avril ou le commencement de mai, nous nous réunîmes dans un souper d'adieux pour lui souhaiter un bon voyage. Je fus une des dernières à lui serrer la main. Nous avions soupé trois à une petite table avec lui et un autre ami, qui, lui aussi, a péri de mort violente dans la dernière guerre. Tout le long du souper, et en nous quittant, Lermontoff ne fit que nous parler de sa fin prochaine. Je le faisais taire en essayant de rire

de ses noirs pressentiments, mais ils me gagnaient malgré moi et pesaient sur mon cœur.

Deux mois après, ils étaient réalisés, et un coup de pistolet venait pour la seconde fois d'enlever à la Russie une de ses plus chères gloires nationales. Ce qu'il y a de cruel, c'est que le coup mortel partait cette fois d'une main amie.

Arrivé au Caucase, et en attendant l'expédition, Lermontoff alla aux eaux de Piatigorsk. Il y rencontra un de ses amis qu'il avait longtemps pris pour la victime de ses plaisanteries et de ses mystifications. Il recommença, et, pendant quelques semaines, Martinoff fut le point de mire de toutes les folles inventions du poète. Un jour, devant des dames, voyant Martinoff affublé d'un poignard et même de deux, à la mode des Tcherkess, ce qui n'allait point avec l'uniforme des chevaliers-gardes, Lermontoff vint à lui et lui cria en riant:— „Ah!

que vous êtes bien ainsi, Martinoff! Vous avez l'air de deux montagnards!“

Le mot fit déborder la coupe trop pleine; un défi s'ensuivit, et le lendemain les deux amis se battaient. En vain les témoins avaient tenté de concilier la chose; la fatalité s'en mêla. Lermontoff ne pouvait croire qu'il se battait contre Martinoff.— „Est-ce qu'il est possible, dit-il aux témoins, au moment où ils lui remettaient son pistolet tout chargé, que je vise sur ce garçon-là?“

Visa-t-il? Ne visa-t-il point? Le fait est que les deux coups partirent et que la balle de son adversaire atteignit mortellement Lermontoff.

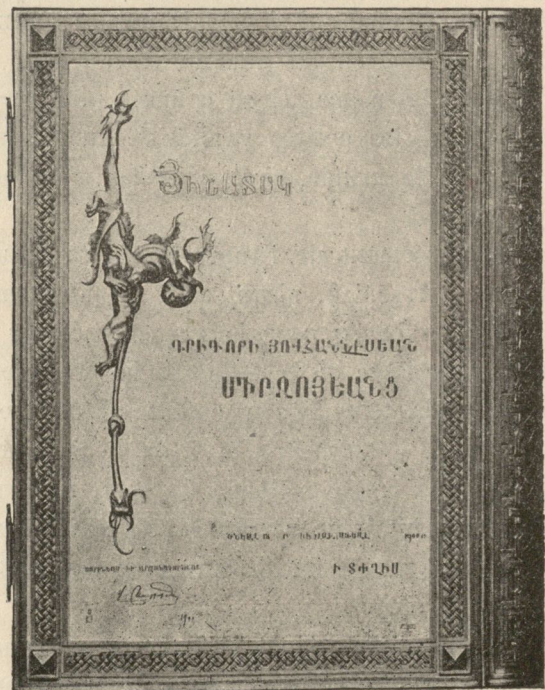
C'est ainsi que périt à vingt-huit ans, et de la même mort, le poète qui seul pouvait adoucir la perte immense que nous avons faite dans Pouschkine.

E. Rostopchine

L'ORFÈVRENERIE RUSSE AU CAUCASE

M. Charles Bock, bijoutier à St.-Petersbourg et Moscou, a fabriqué récemment une couverture

bénissant et St.-Grégoire agenouillé. Sur l'autre, qui est oxydée, un motif original tiré de la faune or-



d'évangile offerte à la cathédrale arménienne de Tiflis par Grégoire Mirzoïantz. Sur l'une des plaques d'argent, dont l'encadrement reproduit les entrelacs de l'architecture arméno-géorgienne, le Christ

nementale et fantastique. Le dessin de cette reliure, dû à M. Souréniantz, a été finement gravé et supérieurement exécuté par M. Ch. Bock.

J. M.

LE COSTUME AU CAUCASE



ARMÉNIENNE D'ELISABETHPOL

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE AU CAUCASE

LE MONASTÈRE D'AKHPAT

A quatre verstes de Sanahine, à droite du défilé de la Débéda, au pied du mont Kalery-Sar, sur une petite clairière, est situé le monastère d'Akhpats. Vers le Nord-Ouest des murailles qui l'entourent, se trouve un petit village arménien aux environs duquel, en 1871 et 1872, M. Eritsoff et, en 1888—1889, M. de Morgan ont opéré des

en Arménie au IV^{ème} siècle, les disciples de Grégoire l'Illuminateur, parcourant le pays et érigeant partout des églises, bâtirent les quatre chapelles, disposées en forme de croix, qui sont aujourd'hui en ruines. Celle qui est au Nord porte le nom d'Aratchadem c'est-à-dire l'Antérieure, à l'Est est placée celle de Saint-Minas; à l'Ouest celle de la Résurrection, et



fouilles qui ont fait découvrir d'anciens tombeaux où on a recueilli des poignards, piques, bracelets en bronze, fibules, ornements, poteries etc., qui prouvent que le village, les chapelles et probablement le monastère lui-même sont bâtis sur l'emplacement de nécropoles païennes. D'après une légende populaire, pendant la propagation du christianisme

au Sud la chapelle de Saint-Georges. Le nom d'Akhpats n'est mentionné par les chroniqueurs arméniens que dans la seconde moitié du X^{ème} siècle. L'église principale, commencée par la reine Khosrovadukt, épouse du roi Achot le Bon, vers 965, fut achevée en 991.

J. M.

LES HOLOCAUSTES EN MINGRÉLIE

Dans toutes les religions, même les plus primitives, des offrandes de toute nature faites à la divinité, sacrifices humains, holocaustes d'animaux, dons ou ex-voto, ont toujours été en honneur chez tous les peuples. Ces offrandes se sont modifiées, ont varié avec les différentes civilisations, les progrès de la raison et l'influence du clergé assez intéressé dans la question, mais, en somme, les pratiques religieuses, les cérémonies, les actes de dévotion, les pénitences, quelque soit le culte, se sont imposés avec une rare constance aux fidèles; et le christia-

choisit une vache affectée à cet objet. Bien nourrie, entourée de soins, elle met bas un veau qu'on élève avec tendresse pendant quelques semaines. Durant cet allaitement, la vache sacrée n'est jamais traitée. Si elle est, par hasard, volée à son propriétaire, c'est un porte-bonheur, et le voleur est absous. Le dimanche de la semaine de Pâques, on immole le veau, on le fait cuire, puis on dresse une table sur laquelle on le sert avec des galettes de maïs, à côté d'une écuelle de terre remplie de charbons allumés. Les hommes seuls de la famille sont admis



Mingrélienne

nisme, quoique spiritualisé, ne fut et n'est pas encore, sous ce rapport, exempt des errements du passé.

Si nos idées modernes ont peu à peu, avec l'instruction, le frottement de l'étranger, les voyages, la lecture, pénétré dans la haute classe, les paysans mingréliens sont restés scrupuleusement attachés à leurs vieilles croyances et à leurs pratiques d'un autre âge. Aussi, comme aux beaux temps homériques, comme dans l'antiquité, on offre encore aujourd'hui en Mingrélie des holocaustes.

Pour le sacrifice en l'honneur de Dieu, on

à ce repas, et un prêtre, auquel est réservé le filet, y assiste. Après de nombreuses prières adressées à Dieu par tous les assistants, chacun brûle de l'encens, et, quand on a bien mangé, on distribue les restes aux femmes.

Au mois de Mai, autre holocauste à St.-Michel et Gabriel. Pour cette circonstance, on tue, selon ses moyens, un petit veau, un mouton, un chapon. La cérémonie est toujours la même; les prières seulement ne s'adressent qu'aux saints dont on implore l'assistance.

Le soir du jour où commence le grand carême

à la St.-Théodore, nouveau sacrifice fort important et objet d'une rigoureuse célébration. Ne s'agit-il pas, en effet, d'obtenir pour les chevaux la protection du Très-Haut? Aussi, avec quel soin on a cuit les petits pains emblématiques affectant les formes et les attributs d'un cheval ou d'une jument! On remplit de vin un tronc d'arbre creusé, qu'on met à la porte de la maison; on jette les pains dedans, puis le chef de la famille, un cierge à la main, adresse l'invocation suivante: „Mon Dieu, fais que mes chevaux soient toujours en bon état et prospèrent!“ Puis l'officiant s'accroupit, essaye

d'imiter les chevaux, hennit et tâche de prendre avec les dents un des morceaux de pain qui trempent dans le vin. Ses enfants et ses parents s'accroupissent à leur tour à côté de lui, et il s'engage alors de belles batailles à coups de pieds, où les ruades s'échangent, les hennissements se répondent et où les morsures font merveille!

Ce sont là les holocaustes principaux, mais il y en a une foule d'autres qu'il serait trop long de décrire en détail. Le porc lui-même a le triste honneur de figurer comme victime lors de la *Kapounia*; on le traîne deux ou trois fois autour du foyer de la maison, et il paye ensuite de sa vie la grande confiance qu'on met dans sa mort.

Un malade est-il au lit depuis quelques jours, on le force à manger, et son refus est considéré comme le symptôme de son agonie. Que faire? Il n'est pas question ici d'appeler un médecin ou d'administrer des remèdes. Les parents vont trouver Makhitkhé, une sorcière qui sait tout prédire. Celle-ci prend quarante-deux haricots, les agite dans un gobelet à dés, les jette sur une table, et les groupe par nombres pairs et impairs, et c'est d'après les diverses places de ces inoffensifs légumes qu'elle augure de l'état du malade. Puis elle procède à l'interrogatoire du consultant:

„Quand tu as offert un holocauste, tu t'es emporté, n'est-ce pas? Eh bien! C'est Dieu qui te punit!“ — „Mais comment puis-je me sauver?“ — „Qui as-tu offensé?“ — Le malheureux cherche dans ses souvenirs et finit par désigner quelqu'un qui peut-être a eu à se plaindre de lui. „Eh bien! répond la devineresse, tu iras le trouver, et tu lui demanderas de venir bénir ton fils. Prends tous les objets les plus précieux que tu as, mets-les autour de la tête du malade, et promets que tu n'y toucheras pas avant d'avoir fait la paix avec ton ennemi!“

Le pauvre diable se rend tout penaud chez celui qu'il croit avoir offensé et lui demande humblement quel est le cadeau qu'il exige. „Que peux-tu me donner? Donne-moi ton cheval, ton bœuf ou de l'argent!“ répond celui-ci. Séance tenante, le marché est conclu, et le magnanime ennemi, heureux de cette aubaine inespérée, daigne se déranger, s'approche du malade, étend les mains, et l'absout en ces termes: „Je n'ai plus souvenir du mal que ton père m'a fait!“

L'enfant se rétablit ou non. S'il guérit, tout est pour le mieux, et Makhitkhé est un parfait oracle; s'il meurt au contraire, ne croyez pas que la réputation de la sorcière et que son crédit vont diminuer. Toute la faute retombe sur le père qui s'est certainement trompé

d'ennemi, et qui n'a plus qu'une crainte, celle de voir mourir un autre des siens ou son second enfant! Aussi, se cassant la tête, il redouble de largesses extraordinaires envers tous ceux qu'il s'imagine avoir pu blesser un jour par hasard. Si sa bourse personnelle en souffre, en revanche, la paix générale et les bons rapports sociaux en profitent. A l'holocauste suivant, satisfait pourtant de la leçon, il prend ses précautions: tout le monde doit y éviter les contrariétés et être de bonne humeur!

J. M.



Mingrélien et Mingréliennes